

CINÉMA

LE DÉSERTEUR



Berthe Bovy

Octobre 1918. Un convoi de troupes se rendant d'Alsace en Artols est bombardé par l'aviation allemande. Personne n'est atteint, mais la voie devra être réparée sur quelques mètres. Pendant les deux heures que durera le travail, Paul Marchand s'élance vers son village tout proche pour tâcher d'appréhender ce qui est advenu de sa fiancée Marie et de ses parents qui l'hébergient. Marie est serveuse à la cantine. Il va lui demander des explications. Elle non plus n'a pas reçu ces lettres qu'il lui expédiait chaque jour. C'est M^{me} Marchand qui, jalouse, les intercepta avant de la chasser. Paul se refuse à croire sa mère capable d'une telle machination et se dresse la mort dans l'âme contre les insinuations de Marie. Lorsqu'il passe chez lui avant de regagner le train, son père comprend que, montant au front, il ne négligera aucune occasion de se faire tuer, et force la mère à s'accuser.

Retour à la cantine, réconciliation, embrassades, bagarre avec le mercantile patron de l'établissement, bombardement qui antécédait juste cette maison et son tenancier, course vers le train qui s'ébranle au moment où débouche de la forêt Paul Marchand rasséréné.

Le lecteur a déjà compris qu'il s'agit d'un mélodrame maître du genre, qui a fait appel aux circonstances et aux personnages classiques. Pourtant, il présente deux originalités qui en font sa valeur. L'action s'égare pendant la durée de la projection. On ne penserait jamais que tant de choses puissent se passer à cette cadence, plongeant les principaux intéressés dans les brutales alternatives de la douche écossaise.

Suivrez ce Paul Marchand dans son escapade. Il passe à proximité du village, objet de ses seules pensées, reconnaît son clocher et doit se plier au destin qui l'emmène sans lui livrer le pourquoi d'un silence obéissant.

Un hasard arrête son train. Une idée insensée germe dans son cerveau. Le sergent, qui est un brave homme, prend



Corinne Luchaire, Bergeron et J.-P. Aumont dans « Le déserteur »

sous sa responsabilité cette fugue illégale. Il court à travers les bois familiaux, dénués par l'automne et par la guerre. A la maison, personne qui le chat. Une minute d'émotion en retrouvant le cher décor de ses jeunes années. Puis il part à la recherche de sa mère, la retrouve à l'église. Sitôt les effusions terminées, il s'inquiète de Marie.

En une demi-heure, la vie passe pour lui du pire au magnifique. Quand il a atteint au summum du bonheur, celui qui suit directement le désespoir et les larmes, il croit avoir tué un homme et sombre à nouveau dans l'abattement.

Pour une fois, l'affreux bombardement arrange tout et la course reprend à travers bois avec l'angoisse d'être porté déserteur.

Pendant une heure et demie, le spectateur s'énerve comme si c'était lui qui devait prendre le train. A chaque instant il voudrait pouvoir dire : « Mais dépêchez-vous donc ». Rarement, on lui a donné l'occasion d'éprouver, devant l'écran, cette sensation du retard catastrophique.

La seconde originalité est l'unité de teinte et d'atmosphère. Du début à la fin, grisaille et boue gluante. Les ima-

ges évoquent assez bien celles des photos de l'époque ou les actualités prises à l'arrière du front.

Jean-Pierre Aumont est constamment dans la note. Delmont a esquissé du jour une création rapide; mais excellente qui livre en peu de mots et peu de gestes la compréhension et le bon sens de ce personnage sympathique. De Berthe Bovy, les méres dirent : « Ce n'est pas bien ce qu'elle a fait, mais je la comprends », et les jeunes filles veront en son cas, celui de l'ennemie de demain : la belle-mère ! Tout le monde sera satisfait.

LES TROIS LOUF...QUETAIRES



Pauline Moore, la Constance des « Trois louf...quetaires »

Alexandre Dumas ayant pris suffisamment de libertés avec l'histoire, il n'y a pas de raisons pour que M. Musselman s'abstienne d'en faire autant. Et de nous raconter « Les Trois Mousquetaires » à sa manière qui n'est pas la moins gaie.

L'idée de cette déformation n'est pas nouvelle. Max Linder eut jadis celle de nous présenter une parodie du fameux roman de cape et d'épée où l'originalité résultait des anachronismes.

Le ton des « Trois Louf...quetaires » est entièrement différent. Le thème épouse dans ses grandes lignes la donnée classique; les personnages sont à leur place. Voici Louis XIII, Richelieu, Anne d'Autriche, Buckingham, Milady de Winter, Constance, d'Artagnan; ayant fait échec au roi Louis XIII, le Cardinal de Richelieu se trouve aux prises avec Anne d'Autriche.

Le roi signe un édit condamnant à mort ceux qui se déguiseraient en mousquetaires du Roi. Le Cardinal en est fort contrarié car, précisément, ses hommes, grâce à ce stratagème, ont pu se mêler à la garde du Roi.

Athos, Porthos et Aramis pénètrent dans l'auberge du « Coq d'or » et se font servir à boire par trois laquais qui ne sont autres que les Ritz. La compagnie est fort joyeuse et l'on parle à qui tiendra le mieux le vin. Les Mousquetaires, battus, roulent sous la table. Les trois laquais les déshabillent et les couchent. Puis, pour se divertir, ils revêtent leurs uniformes et regagnent la salle commune, lorsque le bailli pénètre dans l'auberge et y affiche l'édit. En ayant pris connaissance, les Ritz vont se dévêtir en toute hâte, mais l'arrivée de d'Artagnan les interrompt.

Ils partent, tous les quatre à travers Paris et font fête toute la nuit. A l'aube, ils cherchent un logis pour d'Artagnan et choisissent une chambre chez Bernajou.

D'Artagnan est sur le point de s'endormir lorsqu'une jeune femme pénètre chez lui et fait des signaux avec une chandelle à quelque un dans la rue. Lorsqu'elle aperçoit d'Artagnan, elle est apeurée. Mais il la rassure. Elle déclare s'appeler Constance et dit qu'elle croyait la chambre vacante.

Elle n'a pas plus parlé que la Reine et Buckingham pénètrent dans la pièce. C'est Constance qui a préparé ce rendez-vous. Elle prend d'Artagnan à part et



Les Ritz Brothers dans « Les trois louf...quetaires »

lui explique que la Reine ménage le duc pour des fins politiques. D'Artagnan jure qu'il ne trahira pas la Reine et met sa vie à ses pieds.

Aux supplications d'Anne d'Autriche, Buckingham promet de ne plus tenter de la revoir. En souvenir de leur amitié, elle lui remet une broche d'émeraude.

A l'insu de tous, Bernajou a surpris cette conversation. Il s'empresse d'en aviser le Cardinal qui commande à de Rochefort d'arrêter Buckingham avant qu'il n'ait quitté Paris et de lui apporter la broche pour qu'il puisse confondre la Reine.

D'Artagnan escorte la Reine et Constance et se voit tout à coup entouré de gardes. Il se réfugie avec ses protégées à l'auberge du « Coq d'or » où les Ritz essayaient de se débarrasser de leurs uniformes de mousquetaires.

On cogne à l'huis. D'Artagnan croyant avoir à faire à ses compagnons habituels, leur ordonne de combattre les gardes pendant qu'il fait passer la Reine et sa suivante par une porte dérobée. Les Ritz se battent à leur manière !

D'Artagnan est assez heureux pour mener la Reine et Constance au Palais, sans encombre.

De Rochefort fait suivre Buckingham par Milady de Winter qu'il charge de reprendre la broche. Avertie de ce plan, la Reine supplie d'Artagnan de s'emparer de la broche avant qu'il ne soit trop tard. Le brave mousquetaire accepte cette mission et avant que les Ritz aient eu le temps de se défaire de leurs uniformes, les voilà partis à la suite de d'Artagnan.

A Calais, apprenant que Milady a déjà la broche, d'Artagnan lui demande la permission de l'accompagner jusqu'à Paris. Reconnaisant en lui l'envoyé de la Reine, elle accepte. Aussitôt hors de Calais, elle ordonne à ses gens de se saisir du mousquetaire. On trouve sur lui un pli que la Reine adressait à Buckingham lui demandant de remettre la broche à d'Artagnan.

Informés du sort de leur compagnon, les Ritz rattrapent le coche en forêt et après un combat héroïque, ils défilent d'Artagnan, s'emparent de Milady et reprennent la broche et le billet de la Reine. Milady leur dit alors que c'est peine perdue, car le Cardinal a fait emprisonner Constance qu'il garde comme otage.

Abandonnant Milady, les quatre compagnons s'élancent au secours de Constance. Ils arrivent au château et les Ritz, déguisés en troubadours, distraient les gardes, tandis que d'Artagnan parvient à la chambre de Constance.

Milady survient, furieuse, et reconnaît les Ritz. Mais d'Artagnan et Constance ont eu le temps de se cacher tandis que de Rochefort lance ses gens à leur poursuite.

Notre héros, cependant, ayant découvert une des robes du Cardinal, l'endosse et se fait passer pour lui. Il peut ainsi sortir du château avec Constance, ordonner aux gardes de mettre les trois laquais dans son coche et regagner Paris en toute sécurité.

Ils y trouvent la Reine, folle d'inquiétude, car le Roi lui a ordonné de paraître au bal de la Cour, le soir, parée de la broche d'émeraude. L'arrivée de d'Artagnan sauve son honneur et elle définitivement la main de Constance, tandis que les Ritz, héros malgré eux, se débarrassent enfin de leurs uniformes et regagnent leur cuisine en poussant un soupir de soulagement !

Don Améche est un d'Artagnan vif, souriant et d'une agréable prestance. Gloria Stuart est Anne d'Autriche; Ethel Barry, Milady de Winter et Pauline Moore, Constance.

Les chansons, marches ou romances méritent une mention particulière.

« L'OISEAU BLEU » sera la prochaine production de Walt Disney

Walt Disney, le père de Mickey, de Pluto et du non moins célèbre Donald, a l'intention, à la suite du succès remporté dans le monde entier par son premier dessin animé de long métrage, « Blanche-Neige et les sept nains », de porter à l'écran la célèbre fée de Maurice Maeterlinck, « L'Oiseau bleu ». Ce serait là la prochaine réalisation de Walt Disney.

Pour s'assurer les droits d'adaptation à l'écran de « L'Oiseau bleu », Walt Disney a câblé à Maurice Maeterlinck une offre de 20.000 dollars. Celui-ci, en réponse, en a exigé 30.000 et le grand dessinateur s'est vu dans l'obligation d'accepter.

On déplore assez souvent la médiocrité des courts métrages de première partie pour ne pas manquer au plaisir de signaler Conquérants pacifiques, qui est remarquable par son intérêt, sa technique et par l'excellente propagande française qu'il constitue. Il s'agit d'un reportage très vivant sur l'Institut Pasteur qui commence par nous montrer, pieusement conservé, le modeste appartement où vécut et mourut le grand savant. On passe en revue tous les services où travaillent et ces hommes qui, sans trêve, forgent des armes contre la mort. La caméra nous fait traverser ensuite les laboratoires, les ménageries et les écuries de Carches, d'où vient le sang nécessaire à la fabrication des millions d'ampoules de sérum produits par l'Institut. La figure de Pasteur plane sur cette œuvre de la science française qui, selon son mot, « s'est toujours efforcée de reculer les frontières de la vie ».

Une nouvelle aristocratie s'est installée dans la capitale américaine du cinéma. Les chevaux sont soumis à l'organisation des vedettes. Actuellement, l'étoile chevaline est Box Horns, détenteur d'un nouveau record, pour avoir « réclaté » et reçu 300 dollars par jour pour sa collaboration au film Kentucky, importante production en technicolor. Auparavant, les chevaux ordinaires pouvaient être loués 5 ou 25 dollars par jour et de 60 à 75 dollars en cas de bêtes exceptionnelles. Mais le metteur en scène ne pouvait employer que des pur-sang dans une production qui met en valeur l'élevage et les compétitions d'une région consacrée à la Normandie. Aussi, le succès changea-t-il de tout au tout. Le réalisateur remarqua sans tarder que les pur-sang étaient plus difficiles à tenir que les autres et demandaient plus d'attention et de soins. A tel point que les bipèdes de la distribution se trouvaient agités et protestèrent.

GUNGA DIN

Un film injurieux pour la France censuré au Japon et au Mandchoukouo

Les autorités japonaises avaient été saisies d'une requête du gouvernement français tendant à l'interdiction d'un film allemand intitulé *Verächte Spuren* (Traces effacées), produit par une firme allemande. La demande française arguait que ce film était injurieux pour la France et pour les Français.

Le Ministère des Affaires étrangères, après consultation avec le Ministère de l'Intérieur, malgré les relations nippono-allemandes, a aussitôt décidé de censurer le film en considération des relations franco-nippones.

Le gouvernement du Mandchoukouo, prenant exemple sur le gouvernement japonais, a également interdit la projection de ce film, en raison de ses tendances antifrançaises. La firme productrice allemande est intervenue auprès du Gouvernement de Mandchoukouo, lui demandant de revenir sur cette mesure. Le Mandchoukouo a répondu qu'il ne pourrait lever son interdiction que lorsque les passages antifrançais seraient supprimés.

Le film en métal tuera-t-il la pellicule ?

C'est d'Hollywood que nous vient cette grande nouvelle; la pellicule serait un jour remplacée dans l'industrie cinématographique par le film en métal.

Et ceci n'est pas un bruit en l'air, le film en métal est créé, et les premiers essais ont donné les meilleurs résultats.

S'il faut en croire les techniciens, voici quels seraient les avantages apportés par le film en métal :

- 1°) Suppression des dangers d'inflammation;
- 2°) suppressions des risques de rétrécissement;
- 3°) possibilité de réaliser le micro-film;
- 4°) impression facile en couleur;
- 5°) suppression des facteurs de détérioration, qui font qu'actuellement un film ne peut être conservé plus de vingt-cinq ans.



Parmi les scénarios spécialement écrits pour l'écran, rares sont ceux qui ont un parfait caractère inédit et qui n'étoiffent pas un fait ou une idée ayant déjà servi.

C'est ainsi que d'après une ballade de Kipling a été tiré un film honorablement classé dans la série des opérations militaires anglaises aux Indes. Je ne lui vois qu'une seule faiblesse, celle de venir après Alerie aux Indes, réalisé dans les studios anglais et en couleurs, avec le jeune Sabu. La Mascotte d'un Régiment et le premier et classique du genre Les Lanciers du Bengale.

Trois sergents de l'armée britannique sont réputés pour la solidité de leur camaraderie, leur bonne humeur constante et leurs proportions d'athlètes. Chacun attache à ses mots, à ses réactions une personnalité bien distincte quoique saine et gaie pour l'ensemble.

Envoyés en expédition dans un village, ils ont la surprise désagréable de se trouver vis-à-vis avec les membres d'une secte fanatique qui adore la déesse de la mort. Une poignée d'hommes reste dans l'échauffourée et la semaine suivante nos trois copains repartent à la tête d'un mouvement de répressailles.

Quand on a éprouvé les facettes peu agréables d'indigènes, on doit s'en méfier d'autant plus que la mémoire est fraîche, mais un de nos lascars, probablement sursaturé de romans policiers, se glisse hors du camp le soir venu dans l'espoir de découvrir un trésor. Il est accompagné du porteur d'eau Gunga Lin, qui le conduit tout droit vers un temple. Pas de chance. Ils tombent en plein meeting des « Etrangers ». Pendant que le sergent est mis à la torture, Gunga Din s'échappe et va chercher du secours. Le reste de la troupe pensez-vous ? Non; seulement les deux autres sergents, faits prison-

niers à leur tour. Réunis en circonstance critique, le trio se tire quand même gentiment d'affaire, ceinture le grand-prêtre-chef des « Etrangers » et s'en fait un rempart vis-à-vis de ses adeptes, lesquels pour se venger attirent dans un traquenard un régiment anglais, qui sera sauvé grâce à Gunga Din.

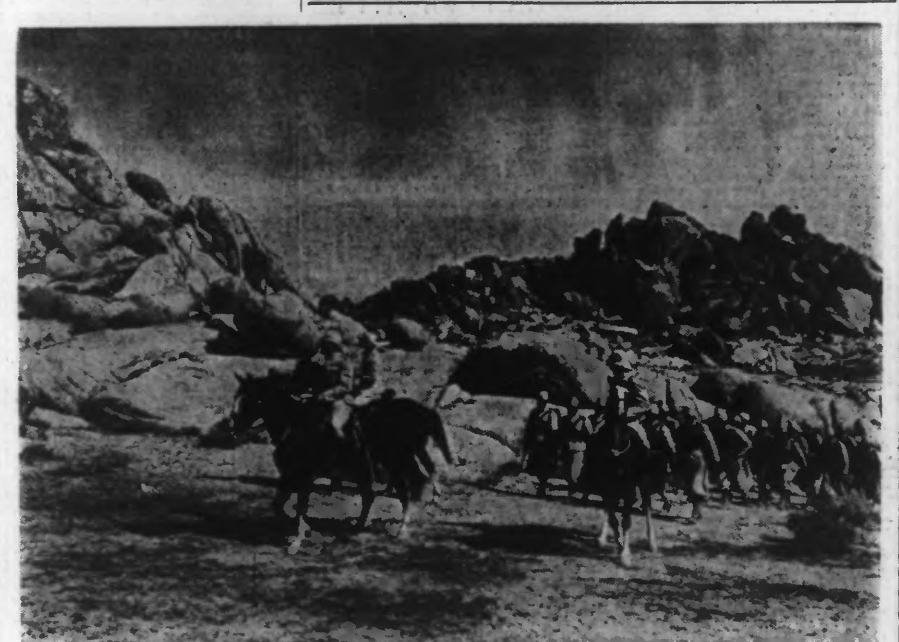
Ce pauvre type qui avait l'âme d'un soldat, est le parrain, mais non l'animateur du film. Cette place revient au bloc des sergents: Victor Mac Laglen, Douglas Fairbanks junior et Gary Grant, qui ont pour eux la fantaisie du dialogue et les démonstrations d'une étonnante vigueur physique. Elles empruntent au catch, à la boxe, à l'équitation, au saut.

S'il convient de formuler des réserves, elles portent sur des détails, que se peut noter l'esprit assez critique pour résister au rythme de cette grandiose entrezise.

Ceci dit, le spectacle est de l'excellent cinéma aux saisissantes performances réalistes. On chevauche, on bondit, on se bat en mettant du cœur à l'ouvrage. L'épisode de la bataille finale se classe parmi les meilleurs morceaux de bravoure qui aient clorces histoires-là.

Voici un film qui, paraît-il, nécesse deux années de travail. L'Amérique a l'avantage de posséder des sites évoquant toutes les régions du monde. Le troupe s'est donc installé dans un désert qui de la Sierra Nevada s'étend au Colorado. Sur place on a reconstruit un village, un temple hindou, un camp et on a aménagé tout ce qui était nécessaire à une figuration de plusieurs milliers d'hommes, de centaines de chevaux, au monde des techniciens et des artistes trimballés en roulettes-villas.

Douglas Fairbanks junior dans « Gunga Din »



Une scène extérieure de « Gunga Din »